

Comme Québec, Montréal et Albany, Boston a en effet quelques édifices séculaires et une foule de souvenirs historiques, choses très rares dans les villes de ce continent. Boston a été fondé en 1630, par John Winthrop et ses compagnons. C'est dite que cette ville est beaucoup plus jeune que Québec et un peu plus vieille que Montréal. A cette époque, Boston n'avait qu'un seul habitant du nom de William Blackstone, ministre de l'Eglise d'Angleterre, qui s'était établi dans cet endroit en 1825, et qui persuada à Winthrop de quitter Charleston pour y venir. "Mushanwomak," mot sauvage qui, d'après M. Deke, veut dire "place innocente," était le premier nom de l'endroit où s'élève aujourd'hui l'Athènes des Etats Unis. Ses trois collines lui firent donner quelque temps celui de Tremont, que porte encore un de ses principaux hôtels. On lui donna enfin le nom qu'elle porte aujourd'hui, de Boston, dans le Lincolnshire.

Sa population qui, en 1761 était de 15,520 habitants, en comptait 24,000 en 1800, 43,000 en 1820, 93,600 en 1840, et est portée aujourd'hui à 170,000.

Boston a toujours été le centre d'activité de la Nouvelle Angleterre, elle s'est toujours distinguée dans les guerres contre le Canada, et en même temps qu'elle prenait une attitude menaçante à l'égard du gouvernement anglais lui-même, elle demandait à grands cris la conquête de la Nouvelle-France. Aussi, même de nos jours, tout Anglo-Américain, voire même tout Anglais, est-il vacante pour nos bons habitants "un Bostonnais."

C'est Boston qui leva la première, et porta le plus haut, l'étendard de la révolte, et qui engagea définitivement la guerre avec l'Angleterre en détruisant les caisses de thé sur lesquelles on voulait prélever un impôt impérial.

Cette ville tient aujourd'hui le second rang parmi celles du Nord des Etats-Unis par son commerce, et le premier par sa société, ses institutions littéraires et les hommes distingués dans les lettres et les sciences qu'elle a produits.

Il n'y avait pas cinquante ans que Boston était fondé et ses marchands envoyaient déjà leurs vaisseaux, non seulement dans les ports des principaux pays de l'Europe, mais encore aux Canaries, sur la côte d'Afrique et à Madagascar. Ses importations aujourd'hui approchent de \$50,000,000, et ses exportations de \$25,000,000. Pres de 3000 vaisseaux fréquentent ce port de mer chaque année. En 1856, il ne contenait pas moins de 76 navires venant de Calcutta, et les importations de cette ville de l'Inde se montaient à \$7,000,000; parmi les exportations en retour, figuraient 12,179 tonnes de glace. Le commerce de glace est d'invention bostonnienne; et Frederick Tudor, marchand de cette ville, est le premier qui s'en soit avisé, il y a de cela une vingtaine d'années. Le commerce de Boston avec les contrées méridionales de l'Europe est immense, celui de la Turquie par le port de Smyrne est presque entièrement passé entre les mains de ses marchands. La construction des vaisseaux, l'exploitation des pêcheries de Terre-neuve et du Golfe St. Laurent et les huit chemins de fer qui partent de ce port de mer, viennent encore ajouter à la prospérité que lui donne son commerce extérieur.

Sous le rapport littéraire, Boston s'est aussi développé bien rapidement (2). Les premiers livres et les premiers journaux imprimés en Amérique y ont vu le jour. Le *News Letter*, commencé le 21 avril 1704, par John Campbell, s'y maintint jusqu'en 1776, et cessa avec la domination anglaise. Le second journal fut *The Boston Gazette*, publié par James Franklin. Le même éditeur fit paraître, en 1821, le *New England Courant*. Benjamin Franklin était apprenti chez son frère James, et à l'âge de 16 ans, celui dont on devait dire plus tard,

Eripuit celo fulmen, sceptrumque tyrannis,

écrivait pour le *Courant*. Il en devint ensuite l'éditeur. Aujourd'hui Boston a 117 journaux, dont 9 sont quotidiens et 49 sont des périodiques. Parmi ces derniers, le *North American Review* et l'*Atlantic Monthly*, jouissent d'une grande réputation. Il en est de même des écoles de Boston et de tout l'Etat du Massachusetts. La législation, en matière d'instruction publique, a servi de base à celle du Haut-Canada et une partie de ses dispositions se trouve reproduite dans celle du Bas-Canada. Il y a deux collèges, une école normale, un institut pour les aveugles et un institut pour les idiots, dirigés par le Dr. Howe et dont on dit des prodiges, huit écoles de grammaire et 211 écoles primaires, fréquentées par 25,000 élèves. On trouve à Boston plusieurs grandes bibliothèques publiques; celle de l'*Athènes*, à laquelle est aussi adjointe une

galerie de statues et de tableaux, est la plus considérable; elle contient 70,000 volumes. Malgré le grand nombre d'églises et de beaux édifices dont cette ville s'honore, "Faneuil Hall" et le vieil Hôtel du Gouvernement, sont ceux qui attirent le plus d'attention à cause des souvenirs historiques qui s'y rattachent.

Pour notre part, de toutes les villes des Etats-Unis que nous avons vues, Albany et Boston sont celles qui nous ont plu davantage et que nous avons quittées avec le plus de regret. Nous nous y trouvions même beaucoup plus chez nous que dans aucune des villes du Haut-Canada, Kingston peut-être excepté. Il faut autre chose pour plaire à l'esprit que le spectacle d'une grande activité commerciale et d'une grande prospérité matérielle, que des rues tirées au cordeau et des maisons élégantes et régulières. La ville qui n'a point de sites pittoresques, qui n'a rien de vieux, rien qui porte l'empreinte du passé ne saurait parler bien longtemps à l'imagination de l'étranger.

Cependant, parmi les souvenirs historiques de Boston la savante, l'héroïque, la révolutionnaire, il en est d'anciens et même d'assez récents, qui sont loin de lui faire honneur. L'esprit d'intolérance et de persécution, (la chose n'est d'ailleurs que trop bien prouvée,) n'est pas incompatible avec l'esprit d'indépendance et de révolte. Les puritains, qui s'étaient exilés pour leur religion, exilèrent à leur tour du milieu d'eux ceux qui n'étaient pas orthodoxes. Boston a eu ses procès pour cause d'hérésie, et mieux que cela, on pendit en 1651, pour cause de sorcellerie, Mde Anne Hibbins, parente du Gouverneur Bellingham. Quantité d'autres personnes furent accusées de la même manière, et surtout vers 1692, il y eut force procès et une grande excitation populaire contre les sorciers; le Massachusetts, tout comme l'Espagne, eut ses autodafés. Le célèbre Dr. Cotton Mather, gradué d'Harvard, et qui faillit à plusieurs reprises en être élu président; Matha, dont les nombreux écrits théologiques et scientifiques ont été tant admirés de Franklin, publia plusieurs traités contre la sorcellerie, et porta une grande part de la responsabilité des odieuses et absurdes cruautés exercées à cette époque. Le sombre fanatisme des premiers jours s'est malheureusement perpétué dans une certaine classe de la population, comme ne l'a que trop prouvé l'incendie du couvent des Ursulines du Mont-Benedict.

Boston a été, du reste, la dernière ville d'Amérique que le Prince ait visitée, car, un grand désappointement des citoyens de Portland, il ne lit qu'y apparaître pour s'embarquer à bord du *Héro*, qui, ainsi que toute l'escadre, l'y attendait depuis plusieurs jours.

Il y arriva le 20 d'octobre, à deux heures de l'après-midi. Toute la milice de la ville était sur pied, et l'on peut dire que toute la population, non seulement de Portland, mais des environs, était rassemblée à la gare du chemin de fer pour saluer, à son départ, le jeune Prince, que l'on regretta de ne pas voir plus longtemps. Mais dans tout le voyage, le Prince et le Duc de Newcastle avaient tenu à ce que l'itinéraire tracé d'avance fut suivi avec la plus grande ponctualité. Il était dit que S. A. R. s'embarquerait à Portland le 20 octobre, à trois heures de l'après-midi, et rien, pas même le désir d'être agréable à une population presque canadienne, puisque ce port de mer est lié au Canada par le chemin de fer du St. Laurent à l'Atlantique, ne put décider les nobles voyageurs à retarder d'un instant leur départ.

S. A. R. eut le plaisir de revoir le Premier Ministre du Canada, le Ministre des Travaux Publics, le Maire de Montréal et beaucoup d'autres personnages distingués des autres colonies anglaises, accourus à Portland pour lui dire adieu.

Le Maire et les principaux citoyens de Portland conduisirent le Prince à travers les rues de la ville, ornées de verdure et de drapeaux, et encombrées d'une foule immense, jusqu'au quai Victoria, où S. A. R. descendit dans une des chaloupes du *Héro* et gagna cette frégate au milieu des acclamations de la multitude, des hourris des matelots perchés sur les vergues des vaisseaux et des salves d'artillerie tirées par les batteries de la ville, par les canons de l'escadre du Prince et de celle de l'Amiral Milnes; puis, S. A. R. étant à bord, son étendard fut hissé au grand mât de la frégate, puis, après quelques instants de silence, un dernier coup de canon fut tiré; c'était l'ordre de lever l'ancre, et lorsque ce dernier écho de toutes les orations qu'Albert Edouard, Prince de Galles, avait reçu sur la terre d'Amérique, eût fini de retentir, le *Héro*, l'*Ariadne* et le *Flying Fish* gagnèrent la haute mer.

XIII.

RETOUR EN EUROPE.

(2) Nous devons ces renseignements et beaucoup d'autres, au *New American Cyclopaedia*, rédigée par MM. Dawes et Ripley, et publiée par le libraire Appleton.

La traversée fut des plus longues et des plus désagréables. Elle fut même plus dangereuse, qu'on ne devait l'attendre de la saison, assez avancée cependant, où elle se faisait. Elle dura vingt-quatre